

Je courais, ignorante de ce qui se passait. Je courais, *tam, tam, tam, tam*, lentement, à mon rythme. Mes chaussures amortissaient le choc. *Tam. Tam. Tam. Tam.* Ça montait dans mes jambes, mes genoux chauffaient, l'attache des muscles gonflait. Je m'étais mise à courir depuis que j'étais arrivée ici. Ignorante encore de ce qui se passait. J'enfilais mes chaussures et hop, je courais. J'avais le sentiment de faire quelque chose. Comme quand on fume, ou quand on écrit : le temps passe. On le sent physiquement s'écouler. On sent le flux.

Je courais de plus en plus longtemps. Ce n'était plus le corps de jeune fille allant par impulsions, enfantin. Je m'étais installée. Je pos-

sédais un corps, solide, en pleine santé. J'avais confiance, il avait porté un enfant, il avait tenu bon dans plusieurs occasions. Il supportait les variations, les chocs. Mes jambes découvraient la course. Elles étaient capables de ça : de tenir. Mon cœur, mes poumons, mes artères. Mes genoux, tendons, cartilages, la ponctuation des articulations. La plante des pieds, souple, sensible au relief, l'anticipant, sachant faire avec la route.

Peu à peu, en courant, je m'évaporais. Les coureurs le savent, au bout d'un moment on se détache de soi-même. Étape par étape, je ralliais des jalons, un arbre, un panneau, un champ. Au début, les premières minutes, mon corps n'était pas chaud. Cet exercice, il le reconnaissait, les jambes protestaient. La machine froide, c'est moi qui la poussais, c'est moi qui la forçais. Je me portais, j'étais lourde.

Puis un moteur prenait ma place. Un souffle, quelque chose d'aveugle et d'obstiné, qui poussait et avançait pour moi. Les jambes prenaient le bon mouvement, le rythme, comme si le reste de la vie n'avait été qu'une pause dans la course. Le macadam reculait sous ce qui avançait à ma place. Les bas-côtés, les fossés, les arbres et les collines se

déplaçaient. Je jetais de fréquents coups d'œil sur mes pieds : *tam, tam, tam, tam*. Ils s'abaissaient et se relevaient, talon-pointe, cuir et caoutchouc. Me précédant de peu. Alors je pouvais me reposer, me reposer sur eux. Mes poumons s'activaient jusqu'au bout des bronchioles, se déployaient, *hah*, comme des parachutes. Se déployaient, *hah*, comme des anémones rouges. La brûlure en fond de gorge, à la base tendre du cou, une médaille chauffée, *hah*, la bouffée. J'étais suspendue. Tout ce qui courait en moi me tenait debout, me portait. Je devenais j/e. Avec le même soulagement que lorsqu'on glisse vers le sommeil, j/e basculais vers d'autres zones.

Alors quelqu'un se mettait à me suivre. Ses pas, au rythme des miens, claquaient et craquaient, comme des chevilles. Avec ce son mat et plat du macadam frappé. Puis ça changeait d'axe, se rapprochant par ma gauche ou ma droite, sur un rythme différent. Et ça venait à mes côtés. Et là, ça me tenait compagnie.

J/e courais. Au bonheur de penser, à l'extase de penser. J'exerçais ma pensée avec une détente physique, une détente de gâchette – et tout s'ensuivait. J/e ne pensais à rien. J'avais laissé Tiot et Diego derrière moi. J'avais laissé la mai-

son et le pays et notre récent emménagement, les cartons et le bazar : derrière moi. Mon cerveau se reposait, associait des pensées d'abord en sara-bande, puis en fil continu : une ligne de pensées, *tam, tam, tam, tam*, solitaire, indifférente. Des phrases venaient à ma rencontre, nuages de moucheron, ou libellules. Passé le pont, les phrases venaient à ma rencontre. Une heure, une heure droit devant. Dans le souffle. La route était libre, j/e courais. D'une certaine façon, j/'avais aussi laissé l'écriture. Ça s'écrivait tout seul. Les pas, ceux de mon corps et ceux qui m'accompagnaient, écrivaient pour moi. Mais : où s'inscrivait la phrase, sur quelle page laissait-elle sa trace ? La mémoire, parfois, en attrapait une, de phrase, mais de fait, que devenaient les phrases qui s'écrivaient alors ? Elles s'évaporaient au-dessus de ma tête.

J/e courais, devenue bulle de pensée. Un personnage de bandes dessinées surmonté par sa bulle. Le corps à son affaire, le cerveau dans son contentement d'organe, tout à son fonctionnement. J/e devenais la route, les arbres, le pays. S'absorber dans, absorber le paysage, c'était une partie de la pensée, une partie de l'écriture. Se remémorer le monde, une heure de rang, en cou-

rant. Le pays m'entourait, ce paysage familier qui devenait tous les paysages. J'étais venue pour ça aussi, pour revoir comment le soleil, le soir, transformait les chênes en bouleaux, affinait leur tronc, les blanchissait ; comment la fraîcheur se propageait au ras du sol, comment le macadam se changeait en sous-bois, et comment ce pays du Sud devenait scandinave. Les troncs passaient à mes côtés, *flap flap flap flap*. Entre chaque tronc un bandeau de lumière. Et mon ombre, la preuve que j'étais là, tournait autour de moi, s'échappait dans les bois et revenait au sommet des collines.

J/e ne pensais à rien. J/e courais. Dans l'air l'humidité condensait. Dans le cerveau des masses roulaient, s'articulaient ou s'annulaient, se formaient et se déformaient. Les rouages des hanches, genoux, chevilles, fonctionnaient à plein, le piston des bras s'activait, l'air tapissait à grands jets le fond des poumons. Les fluides circulaient, décrassaient, défatiguaient. L'oxygène irradiait, le cerveau respirait. Agencements, milieux, structures. Le psychologique et l'étatique, le privé et le familial avaient disparu. Ce qui avançait sur la route c'étaient des sphères jouant les unes autour des autres, un équilibre de chutes et de rebonds, un ensemble de sauts. Ni moi ni autre ni personne.